

La charité du crime

Pascal Garnier écrit comme les trains déraillent : à pleine vitesse quand on ne s'y attend pas. Ne vous fiez pas à l'histoire anodine : ce romancier invente pour mieux débusquer en chacun de nous le monstre latent. Dans un climat de réalisme déconcertant – tout semble tellement vrai, on dirait de la fiction - l'auteur fouille au corps ses personnages. Son écriture raie le vernis du monde, déshabille les acteurs du quotidien, et livre un combat sans merci aux masques et aux écrans. Avec Pascal Garnier, pas le temps regarder la télé : l'horreur est à la fenêtre. Pas le temps non plus de se déguiser : le monstre nous ressemble déjà trait pour trait. La critique sociale est acerbe, la mascarade humaine termine systématiquement dans un bain de sang. On a tous et toujours quelque chose à cacher. Et pourtant, difficile de réprimer quantité d'éclats de rires pas forcément nerveux. C'est à cet équilibre entre réalisme fictif, horreur désopilante et carnage élégant que l'on reconnaît le talent de Pascal Garnier, ainsi qu'à son écriture efficace et hautement cinématographique.

Dans chacun de ses textes, l'auteur nous véhicule à travers des villes et des villages qui rivalisent d'immatérialité : La Théorie du panda¹ nous fait frôler Saint-Martin-des-Champs, Sainte Sève, Taulé, Saint-Pol-de-Léon, autant d'endroits du Finistère qui se *dissolvent comme le sucre dans le café*. Tout ce peu, toute cette immobilité, toute cette quiétude apparente dessinent les contours inquiétants des paysages de Pascal Garnier, et préfigurent le fracas. Pour la dernière promenade macabre du livre, Gabriel, meurtrier courtois, choisit l'île de Batz parce qu'on peut la parcourir en une journée, parce que ce faisant on peut surtout y perdre la raison : *une île, c'est comme un bétet, ça n'a pas de sens*.

Lune captive dans un œil mort² se déroule dans l'antichambre de la fin : « Les Conviviales » est une résidence de carton pâte où une poignée de gens ordinaires croient pouvoir terminer en paix leurs existences fracassées. Fenêtre sur cour³ est à deux pas. Petits meurtres entre amis⁴ aussi. C'est arrivé près de chez vous⁵ juste derrière la porte. Cinquante maisonnettes vides pour la plupart, une arête de poisson vue d'avion, la mort sur plan à la sortie de l'autoroute du sud. Peu en réchapperont.

Avec Pascal Garnier, le monde entier devient frontière, zone boueuse en bord de Styx, terrain flasque prêt à glisser. Dans ce néant, le crime peut être perpétré en toute impunité. Si le sol sous les pieds existe si peu, si le paysage est à peine supposé, pourquoi s'empêcherait-on de zigouiller dans la quiétude du songe éveillé ?

Les livres de Pascal Garnier épousent la psychologie du fou : la logique interne est sans faille. A l'intérieur de cet univers clos, tout se comprend, s'accepte, se vit. L'unique morale réside dans la douleur qui autorise à précipiter la vie dans un sens ou dans un autre, les doigts à étrangler, l'index à presser une gâchette. Bouche bée, les personnages regardent ensuite la mort dispersée à leurs pieds, et se mordillent l'ongle de l'index comme des enfants confus. Maintenant, il va falloir tout nettoyer.

A travers les superpositions d'absurdes et le crescendo d'abscons, Pascal Garnier met en scène l'innommable sans jamais se départir d'un humour corrosif qui donne au sordide un

¹ Ed. Zulma, 2008

² Ed. Zulma, 2009

³ Film d'Alfred Hitchcock, 1954

⁴ Film de Danny Boyle, 1994

⁵ Film de Rémy Belvaux, 1992

petit goût sucré. On en redemanderait presque, de la femme adorée morte d'étouffement dans une armoire refermée par mégarde, et que le veuf inconsolable s'applique à manger planche après planche, clou après clou, jusqu'à ce que mort s'ensuive. On en voudrait encore, de ce criminel en devenir qui, en toutes circonstances, se balade avec une épaule d'agneau sanguinolente, toujours prêt à mitonner quelque chose. On mange beaucoup de viande, chez Pascal Garnier, presque autant que l'on croise de vivants en suspens.

Chaque histoire a son monstre humain, attachant, imprévisible et placide, sorte de Meursault camusien au pas régulier, au rapport silencieux au monde, aux réactions déroutantes. Sinon l'amour de la pratique culinaire – l'œuvre de Pascal Garnier regorge de bouchers raffinés- les personnages ont cessé de désirer. Rompus à l'exercice de la vie, c'est d'en finir qu'il est question.

Ces personnages ont ceci d'inquiétant qu'ils sont, et ne sont pas comme tout le monde. Ou plutôt, ils sont ce que chacun serait s'il ne faisait pas attention. L'identification du lecteur est donc possible un temps, et insupportable la seconde d'après. Qu'ils tuent ou camouflent le crime, l'intention des personnages est toujours bonne : il s'agit de soulager les êtres en souffrance, de les jeter du haut d'une falaise comme on abrègerait leur agonie suite à une longue maladie : la vie.

Ainsi, d'histoire en histoire, de lieux en lieux, de rencontres en rencontres, Pascal Garnier aboutit à sa conclusion : passé un certain seuil de douleur, rien n'a plus d'importance. Il y a le pire de ce que l'on peut vivre – le décès d'un enfant, celui d'une épouse, voire les décès conjugués d'un enfant et d'une épouse... tout le reste est littérature. Et justement, quelle littérature !